

## INTRODUCTION

Le mode opératoire, bien que varié, est intimement lié à la pratique de la philosophie. Il est la critique du discours philosophique se faisant dans un même mouvement. (G. Deleuze et F. Guattari, 2013, p. 8) définissent la philosophie comme « la discipline qui consiste à *créer* des concepts », et ils poursuivent en disant que « les concepts se raccordent les uns avec les autres, se recourent les uns les autres, coordonnent leurs contours, composent leurs problèmes respectifs, appartiennent à la même philosophie, même s'ils ont des histoires différentes » (G. Deleuze et F. Guattari, 2013, p. 22).

La philosophie, depuis Platon (la création de l'Académie) et Aristote (le Lycée), est entrée dans la dynamique de l'enseignement à travers la théorisation des catégories de l'Être. Avec Descartes les fondements de la philosophie sont établis sur le socle de la métaphysique. La tentative de la totalisation de l'Être a été alimentée par Kant et Hegel. On assiste à une déconstruction de la métaphysique, au début du vingtième siècle, avec Husserl et Heidegger. A chaque moment de l'histoire de la philosophie, la critique du discours est liée au mode opératoire de la philosophie qui, à de degrés divers, est une « création des concepts ». Une telle perception de la philosophie, envisagée avec Deleuze et Guattari, permet à la discipline de se déployer, de se dynamiser.

C'est dire que la philosophie elle-même est en perpétuelle création de concepts dans toute son effectuation. La critique du discours est assimilée à cette création de concepts. Cette dernière ne va pas sans le mode opératoire de la philosophie. La philosophie ne se déploie que sur le mode de la critique du discours.

Notre propos n'est pas de parcourir tous les courants de la philosophie. Il s'agit, pour nous, de ressortir ce qui est commun à tous ces courants dans la critique du discours. Qu'est-ce qui sous-tend toute critique du discours philosophique ? N'y a-t-il pas de liens entre le mode opératoire de la philosophie et la critique du discours ?

Notre étude repose essentiellement sur trois axes : d'abord, nous partons du mode opératoire de la philosophie, ensuite la critique du discours philosophique à travers la métaphysique et enfin l'analyse du discours philosophique en logique.

### **1. Du mode opératoire de la philosophie**

L'histoire de la philosophie est comprise à travers ses différents moments dans la construction permanente de la philosophie. La philosophie est faite, au départ, par les mythes

qui ne sont rien d'autre que le questionnement, le doute, l'émerveillement qu'offre l'univers au commun des mortels. « La philosophie est fille de l'étonnement » dira Aristote. Il en sera de même, tout au long de l'histoire de la philosophie. L'étonnement est cette angoisse qui étreint l'homme dans sa quête de la vérité. Au fond la quête permanente de la vérité fait corps avec l'activité philosophique dans cette dualité (question-réponse), (réponse-question).

### **1.1. La philosophie comme quête perpétuelle de la vérité**

Le mode opératoire de la philosophie est décrit par en ces termes par K. Jaspers :

Le mot grec « philosophe » (*philosophos*) est formé par opposition à (*sophos*). Il désigne celui qui aime le savoir, par différence avec celui qui, possédant le savoir, se nomme savant. Ce sens persiste encore aujourd'hui : l'essence de la philosophie, c'est la recherche de la vérité, non sa possession, même si elle se trahit elle-même... en un savoir mis en formules, définitif, complet, transmissible par l'enseignement. Faire la philosophie, c'est être en route. Les questions, en philosophie, sont plus essentielles que les réponses, et chaque réponse devient une nouvelle question (K. Jaspers, 1966, p. 10-11).

Philosopher c'est « désirer le savoir », par conséquent accepter de ne pas savoir. Le philosophe refuse donc ce qui est donné : les certitudes, les évidences, les préjugés. Il est d'abord dans le questionnement de ce qu'il pense savoir. La philosophie se définit donc non pas par sa capacité de répondre, de produire des connaissances achevées et définitives, mais par un certain rapport au savoir qui consiste dans une mise en question permanente de ce savoir. Le philosophe chemine donc intellectuellement. Penser est une construction permanente, toutes les réponses trouvées ne sont jamais définitives, elles doivent toujours être remises en chantier.

Philosopher c'est être en toujours en mouvement, c'est voyager. Mais la philosophie n'est pas qu'une activité théorique, elle est aussi une pratique qui engage le philosophe dans son être. On retrouve à nouveau le sens originel, grec, de la philosophie comme amour du savoir et de la sagesse. Ainsi, de la même façon que tout voyage possède une dimension initiatique qui transforme le voyageur au plus profond de lui-même, le travail de la pensée transforme le regard du philosophe sur le monde et le regard qu'il a sur lui-même. Cette conversion du regard transforme sa manière d'être au monde. Ainsi philosopher c'est avant tout vivre en philosophe.

Celui qui veut penser philosophiquement doit faire l'effort, comme le remarque Descartes, de remettre en doute, une fois dans sa vie, tout ce que jusque-là il considérait comme vrai. Si la pensée est une activité naturelle qui ne demande aucun effort particulier, en revanche, philosopher suppose le besoin d'aller au-delà de l'immédiat, de désirer quelque chose de plus solide que la simple sensation, que ce qui est visible avec les yeux du corps.

En définitive, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, la définition de la philosophie, en tant que discours rationnel, semble la parcourir de part en part, dans sa volonté de transformer la société. Bien que Deleuze et Guattari aient opté pour la création du concept en philosophie, cette discipline demeure toujours un discours rationnel. La philosophie diffère véritablement des autres disciplines, qu'elles soient scientifiques, techniques et autres. Disons que la philosophie se dynamise en demeurant particulière, différente des autres sciences et autres disciplines dans l'historicisation de l'humanité.

## **1.2. La philosophie comme critique du discours**

Comme l'écrit F. Hegel :

La philosophie est la pensée qui se rend consciente, qui s'occupe d'elle-même, se fait son propre objet, se pense dans ses diverses déterminations. La science de la philosophie est un développement de la pensée libre, ou plutôt l'ensemble de ce développement, un cercle qui revient sur lui-même, qui est tout entier lui-même et qui ne peut que revenir à soi. (F. Hegel 1996, p.139).

Le mode opératoire de la philosophie est dynamique. Il ne se déploie pas unilatéralement. Ses différentes manifestations s'imbriquent les unes dans les autres. Autant le mode opératoire de la philosophie se confond avec la quête permanente de la vérité à travers un discours rationnel, autant dans cet automouvement de la pensée il fait corps avec la critique de son propre discours. En outre, dans sa critique du discours, la philosophie n'omet pas de créer les concepts. Ainsi ce qui caractérise la philosophie est la recherche de la vérité à travers la critique du discours dans toutes ses déterminations.

Seul le philosophe crée des concepts dans un mode opératoire qui n'échappe pas à la critique du discours. Cette critique du discours est variée dans son effectuation, qu'il s'agisse de la métaphysique, de la critique de la métaphysique ou encore qu'il s'agisse de la critique du logos (le discours dans lequel s'énonce l'Être nommé Nature). Platon d'abord, Aristote ensuite, ont, chacun à leur manière, essayé de fixer le discours. Platon en a fait un instrument de recherche de la vérité sous le contrôle permanent de la raison tandis qu'Aristote a préféré fixer les règles de la logique formelle.

La critique du discours est intimement liée au mode opératoire de la philosophie. La philosophie est un questionnement permanent. C'est ce qu'exprime L. Althusser (1967, p. 56) : « on ne peut échapper radicalement au cercle de la philosophie ». Dans le mode opératoire de la philosophie, ce cercle est décrit manifestement par K. Jaspers, (1966, p. 11) : « Faire la philosophie, c'est être en route. Les questions, en philosophie, sont plus essentielles que les

réponses, et chaque réponse devient une nouvelle question ». C'est dire que cette critique du discours s'inscrit dans une circularité qui participe de l'activité philosophique.

## **2. La métaphysique comme construction des concepts**

La métaphysique est abordée sous ses deux aspects : la métaphysique ancienne et la métaphysique moderne. La première borde l'homme (l'Être et ses catégories) et la deuxième ne traite pas seulement de l'homme en tant que sujet connaissant, mais comme sujet agissant, engagé dans le monde et dans l'histoire humaine. Le problème de l'homme est donc à la fois celui de sa nature profonde (métaphysique de l'existence), celui de ses relations avec autrui (éthique, philosophie de l'intersubjectivité), et celui du sens de l'histoire.

### **2.1. De la métaphysique aristotélicienne**

La philosophie première ou l'ontologie désigne chez Aristote la recherche des principes et des causes premières et l'étude de l'être en tant qu'être, qui comprend la connaissance des choses divines en même temps que celle des principes de la science et de l'action. Chez les scolastiques, la métaphysique est la partie de la philosophie qui, partant du réel et de l'expérience, en cherche l'explication rationnelle et aboutit ainsi à des réalités absolues ou transcendantes, c'est-à-dire qui les dépassent. À l'ontologie ou métaphysique générale est adjointe traditionnellement la métaphysique spéciale, qui traite des êtres et qui se divise en trois parties : la cosmologie rationnelle ou philosophie de la nature, théorie du monde et de l'essence de la matière, la psychologie rationnelle ou science de l'âme, la théologie rationnelle, connaissance de l'essence de Dieu et preuves de son existence. La métaphysique est la science capable de s'élever par la raison à la connaissance absolue du monde, de l'âme et de Dieu. Aussi Aristote décrit-il la métaphysique en ces termes :

Il y a une science qui étudie l'Être en tant qu'être, et les attributs qui lui appartiennent essentiellement. Elle ne se confond avec aucune des sciences dites particulières, car aucune de ces autres sciences ne considère en général l'Être en tant qu'Être, mais, découpant une certaine partie de l'Être, c'est seulement de cette partie qu'elles étudient l'attribut : tel est le cas des sciences mathématiques. Et puisque nous recherchons les principes premiers et les causes les plus élevées, il est évident qu'il existe nécessairement quelque réalité à laquelle ces principes et ces causes appartiennent en vertu de sa nature propre. Si donc ceux qui cherchaient les éléments des êtres cherchaient, en fait, les principes absolument premiers, ces éléments qu'ils cherchaient étaient nécessairement aussi les éléments de l'Être en tant qu'être, et non de l'être par accident. C'est pourquoi nous devons, nous aussi, appréhender les causes premières de l'Être en tant qu'être. (Aristote, 2014, 1003a, p. 89).

La Métaphysique, ou Philosophie première, a pour objet l'Être en tant qu'être et aussi les premiers principes des sciences et de l'action.

Qu'est-ce que l'Être en tant qu'être? Faut-il entendre l'être commun à tous les êtres, dont Aristote conteste même la réalité comme genre, puisqu'il fait de la notion d'Être (et, corrélativement, de celle de l'Un) un terme intermédiaire entre la synonymie et l'homonymie, et analogue au *médical* (Γ, 2) qui vaut comme une simple accolade ? Cette conception purement ontologique semble bien être celle d'Aristote dans tout le livre quatre. Mais, dans d'autres passages, dont l'importance est considérable (E, 1, 1026a 6 ; K, 7, 1064a 28), l'Être en tant qu'être désigne les substances non-sensibles (à savoir Dieu, les Intelligences des Sphères, et cette partie de l'âme humaine appelée *intellect actif*, qui peut vivre séparée du corps), et même, au livre cinq, l'Individu par excellence, unique, transcendant, Dieu. L'Être en tant qu'être est alors l'Être absolu.

Pour A. Stevens, l'importance du livre quatre de la *Métaphysique* n'est plus à démontrer. Nous pouvons lire :

Le rôle du livre 4, (*Métaphysique*), au sein de cet ensemble, est de préciser quel peut être l'objet de cette science générale, c'est-à-dire quel est le domaine auquel s'appliquent les principes et les causes premières, et ensuite quel est le tout premier principe (à la fois logique, physique et ontologique) qu'il faut lui attribuer A. Stevens (2006, p. 268).

La métaphysique est la science qui construit les concepts. Il s'agit, à la fois, d'une construction et d'une critique des concepts. L'Être a ses attributs. Ces derniers sont construits et analysés dans la métaphysique. Ces attributs de l'Être sont pris, au sens kantien, dans l'expérience :

Que toute notre connaissance commence avec l'expérience, il n'y a là aucun doute ; car par quoi le pouvoir de connaître serait-il éveillé et mis en exercice, si cela ne se produisait pas par des objets qui frappent nos sens, et en partie produisent d'eux-mêmes des représentations, en partie mettent en mouvement notre activité intellectuelle pour comparer ces représentations, pour les lier ou les séparer, et élaborer ainsi la matière brute des impressions sensibles en une connaissance des objets, qui s'appelle expérience ? Selon le temps, aucune connaissance ne précède donc en nous l'expérience, et toutes commencent avec elle. Mais bien que toute notre connaissance commence avec l'expérience, elle ne résulte pas toute de l'expérience. Car il se pourrait bien que notre connaissance d'expérience elle-même soit un composé de ce que nous recevons par des impressions, et de ce que notre propre pouvoir de connaître (à l'occasion simplement des impressions sensibles), produit de lui-même, addition que nous ne distinguons de cette matière élémentaire, tant qu'un long exercice ne nous a pas rendus attentifs à ce qui est ainsi ajouté et habiles à le séparer (E. Kant, 2019, p. 757).

La métaphysique part de l'expérience de l'Être pour y revenir. Aristote, (2014, 1003a, p. 89), écrit : « La Métaphysique est la science de la Substance, de l'Un et du Multiple, et des contraires qui en dérivent ». Le mode opératoire de la philosophie est le supplément au langage qu'on appelle d'ordinaire *logos*. Ce terme appelle d'infinies variations à travers l'histoire selon

l'idée que chacun d'entre nous peut se faire de l'expérience, qu'il s'agit de la dépasser, de l'autre qui la dépasse et du retour qui est fait. Tous les philosophes, depuis les primitifs jusqu'aux plus récents, qui animent la scène, ne se sont jamais en réalité posé qu'un seul problème : l'unité des choses opposées, ce qu'on peut appeler encore le couplage, la synthèse des contraires, la conjugaison des termes isolés.

Il y a cercle par ce qu'il y a toujours deux opposés plus le moment de leur unité. Un philosophe ne se laisse pas aller à l'alternance du jour ou de la nuit; il ne prolonge pas le sommeil de la nuit par l'indolent du jour. Il posera leur unité et il la pensera avec leur opposition. Ce que la vie quotidienne laisse à son isolement ou à sa solitude, il va l'insérer, l'intégrer dans un réseau plus vaste qui repose lui-même dans une unité dont il nous dit qu'elle est supérieure à la diversité des choses.

## **2.2 La critique de la Métaphysique**

Avec Descartes, l'apport décisif est de poser l'immatérialité, la spiritualité comme l'expérience interne du cogito, où la pensée se saisit elle-même en tant qu'être, dans un sentiment de présence plus directe que n'importe quel être. La participation à une vie spirituelle déborde et dépasse notre moi empirique. La signification profonde du cogito est de nous révéler l'essence de l'Être comme étant Esprit et la valeur suprême dont toutes les valeurs, dans la multiplicité de leurs déterminations, ne sont que l'expression. Nous pouvons lire dans *Discours de la méthode* ce qui suit :

Aussitôt après je pris garde, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi qui le pensais, fusse quelque chose ; et remarquant que cette vérité : je pense donc je suis, était si ferme et si assuré que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule pour le premier principe de la philosophie que je cherchais (R. Descartes, 2001, p. 41).

C'est à une critique radicale que Kant soumet la métaphysique traditionnelle. La critique kantienne a pour objet de déterminer le pouvoir de la raison en général considéré par rapport à toutes les connaissances auxquelles elle peut s'élever indépendamment de toute expérience. Il en ressort que la raison ne peut atteindre l'absolu, les choses en soi, mais seulement les phénomènes et qu'elle doit se borner à déterminer les conditions à priori de la connaissance objective. Le projet kantien consiste à fixer les limites de ce que la raison peut atteindre. Les prétentions de la métaphysique à être une science ne sont pas fondées car nous ne connaissons jamais les choses dans l'absolu. Si nous pouvons en effet accéder à la connaissance des choses telles qu'elles nous apparaissent (les phénomènes), l'être de la chose nous échappe totalement.

Pour E. Kant, (2019, p. 162), « les choses telles qu'elles nous apparaissent, en tant qu'elles sont pensées comme des objets conformément à l'unité des catégories, s'appellent phénomènes ».

Cette critique de la métaphysique est également celle de Schopenhauer. Pour lui, la métaphysique est bien réelle, du moins à titre de disposition naturelle, et elle est poussée par ses propres besoins, que la raison humaine s'élève irrésistiblement jusqu'à ses questions qui s'imposent à elle. Une métaphysique se forme réellement chez tous les hommes, dès que leur raison peut s'élever à la spéculation. Comment la métaphysique est-elle possible à titre de disposition naturelle ? Pour A. Schopenhauer, l'homme a un besoin de métaphysique. Cette métaphysique doit dépasser la connaissance de la médiation pour la science de l'immédiateté. Aussi A. Schopenhauer (2014, p.875) écrit-il : « les concepts sur lesquels on avait cru pouvoir édifier une métaphysique, ceux d'essence, d'être, de subsistance, de perfection, de nécessité, de réalité, de fini, d'infini, d'absolu, de principe, etc. (...) ne sont nullement primordiaux ; ils ne sont pas tombés du ciel et ne sont pas non plus innés ».

[Et il poursuit :] Par métaphysique, j'entends tout ce qui a la prétention d'être une connaissance dépassant l'expérience, c'est-à-dire les phénomènes donnés, et qui tend à expliquer par quoi la nature est conditionnée dans un sens ou dans l'autre, ou, pour parler vulgairement, à montrer ce qu'il y a derrière la nature et qui la rend possible. A. Schopenhauer (2014, p. 910).

Pour J. Derrida, la critique du discours philosophique passe nécessairement par une radicale déconstruction de la métaphysique

Ce qui m'intéressait à ce moment-là, ce que j'essaie de poursuivre selon d'autres voies maintenant, c'est, en même temps qu'une « économie générale », une sorte de stratégie générale de la déconstruction. Celle-ci devrait éviter à la fois de neutraliser simplement les oppositions binaires de la métaphysique et de résider simplement, en le confirmant, dans le champ clos de ces oppositions. (J. Derrida, 1972, p.56).

Il poursuit la même analyse dans les *Marges de la philosophie* :

La déconstruction ne peut se limiter ou passer immédiatement à une neutralisation: elle doit, par un double geste, une double science, une double écriture, pratiquer un renversement de l'opposition classique et un déplacement général du système. C'est à cette seule condition que la déconstruction se donnera les moyens d'intervenir dans le champ des oppositions qu'elle critique et qui est aussi un champ de forces non-discursives. Chaque concept, d'autre part, appartient à une chaîne systématique et constitue lui-même un système de prédicats. Il n'y a pas de concept métaphysique en soi. (J. Derrida, 1972, p. 392).

Pour la déconstruction de la métaphysique classique, la philosophie ne traite pas seulement l'homme en tant que sujet connaissant, mais comme sujet agissant, engagé dans le monde et dans l'histoire humaine. Le problème de l'homme est donc à la fois celui de sa nature profonde (métaphysique de l'existence), celui de ses relations avec autrui (éthique, philosophie

de l'intersubjectivité), et celui du sens de l'histoire. Pour ce faire, le mode opératoire de la philosophie se veut à la fois critique du discours et création de concepts.

### **3. La production des concepts en logique**

Cependant, il y va autrement en logique. La production des concepts intègre une structure interne de la pensée. Bien que la logique ait souvent été décrite comme une théorie des lois de la pensée, celle-ci n'appréhende cependant pas la pensée d'un point de vue général mais s'occupe d'une forme bien spécifique de raisonnement. La logique formelle est une théorie normative qui vise à évaluer la validité de nos inférences et nous indique comment trouver de bons arguments. Pour ce faire, elle se base sur des schémas logiques qui font abstraction du contenu particulier des propositions qui en composent les arguments, et analyse les inférences valides de par leur forme uniquement.

#### **3.1. L'objet logique**

Aristote a ressenti la nécessité de forger un instrument scientifique qui permette de parvenir à la vérité. Pour éviter les pièges que les sophistes tendent à leurs adversaires en utilisant des raisonnements faux ayant l'apparence de la justesse, ce qu'on appelle des sophismes, il fallait se mettre d'accord sur ce qu'est un raisonnement juste. Aristote parle du syllogisme ou d'analytique. Le premier terme désigne une forme particulière du raisonnement, le second une méthode pour parvenir nécessairement à la vérité. Aussi écrit-il : « le syllogisme est un discours dans lequel, certaines choses étant posées, quelque chose d'autre que ces données en résulte nécessairement par le seul fait de ces données ». Ce type de déduction est l'outil dont a besoin l'analytique pour être la science qui nous apprend à remonter aux causes et aux conditions.

L'utilisation des deux mots différents permet à Aristote de distinguer la science du simple raisonnement qui enchaîne correctement des propositions dont la vérité n'est pas acquise, et qui peut donc parvenir à une conclusion logiquement juste mais fautive du point de vue du sens. Par exemple, *Tous les hommes sont des poissons, Socrate est un homme, donc Socrate est un poisson* est un raisonnement correct, dont la conclusion est manifestement absurde : Socrate n'est pas un poisson ! L'erreur ne vient pas du raisonnement lui-même, mais de la fausseté de la prémisse : il est faux que les hommes soient des poissons. Au contraire du syllogisme, l'analytique part de principes posés parce qu'ils sont vrais. Elle conduit à une vérité nécessaire. Le syllogisme et l'analytique permettent de faire une distinction fondamentale entre la forme d'un raisonnement et le contenu d'un raisonnement. La première peut parfaitement être correcte alors que le second est absurde.

Le calcul des propositions est la matrice même de la logique, tel que G. G. Granger, 2001, le déclare :

Considérant la nature de l'objet logique, on voit bien que, sous sa forme originare, c'est la proposition, et que sous sa forme la plus radicale, une logique est un calcul de propositions, dans lequel les objets sont aussi vides que possible, n'ayant aucune structuration interne, seulement astreints à la bivalence du vrai et du faux, c'est-à-dire, du point de vue de l'expérience à laquelle renvoient les symboles, à la présence et à l'absence des objets (G. G. Granger, 2001, p. 50).

La logique également participe de la production des concepts, elle est par excellence, comme le stipule Aristote, 2001, I, 24a, p.20, « un discours qui affirme ou qui nie quelque chose de quelque chose, et ce discours est soit universel, soit particulier, soit indéfini ». Tel présenté, le discours, sur lequel porte la logique, est un agrégat de concepts. Il est un énoncé déclaratif au sujet duquel le vrai ou le faux. Les propositions se présentent selon leur structure en affirmatives ou négatives. Mais ces propositions peuvent être simples ou complexes. Le calcul des propositions se fait sur la base des méthodes de démonstration qui permettent de déduire la validité ou l'invalidité d'une formule.

Le principe de bivalence affirme que toute proposition logique n'admet que deux valeurs de vérité : le vrai (symbolisé par 1 ou V) ou le faux (symbolisé par 0 ou F). Il est l'équivalent du principe du tiers-exclu. Un deuxième principe de récurrence qui consiste à élever le nombre de la proposition de la formule à la puissance  $n$  sur la base du nombre 2 représentant les deux valeurs de vérité. Ce n'est qu'à partir de ces principes que peut se développer le système qui est complété par les connecteurs logiques mettant en relation deux ou plusieurs propositions :

Les connecteurs de la logique classique ne signifient rien d'autre que les possibilités de présence et de coprésence...L'implication matérielle, par exemple, signifiant que le premier objet ne peut être que coprésent avec l'absence du second. Les trois autres combinaisons de présence et d'absence étant alors acceptées. (G. G. Granger, 2001, p. 50).

Il existe deux types de connecteurs : connecteur unaire et connecteur binaire. La conjonction est vraie lorsque les conjoncteurs sont simultanément vrais. Soit la proposition Paul lit et rit. La conjonction serait vraie lorsque les deux propositions seront simultanément vraies. Le reste des cas ne valide pas la conjonction. Conformément à nos deux principes de base, nous posons :  $2^n = 2^2 = 2 \times 2 = 4$ . Quatre possibilités se présentent pour vérifier de la validité de la conjonction. Parmi les quatre, chacune des deux propositions aura deux valeurs vraies et deux valeurs fausses :

	p	q	$p \wedge q$
--	---	---	--------------

1 <sup>er</sup> cas	V	V	V
2 <sup>ème</sup> cas	F	F	F
3 <sup>ème</sup> cas	V	F	F
4 <sup>ème</sup> cas	F	F	F

Pour (G. G. Granger, 2001, p. 9), « les objets logiques sont des propositions, mais prises indépendamment de leur contenu significatif. La seule propriété de ces objets est d'être ou non posés, d'être vrais ou faux ». En logique, la critique du discours, dans son mode opératoire, aboutit à la cohérence de la démonstration qui procède du simple au complexe en suivant les règles préétablies.

### 3.2. Le calcul des prédicats

Le calcul des prédicats est encore appelé le calcul des propositions. Il procède par l'analyse des propositions en tenant compte de leur structure interne. Dans ce cas, tous les éléments de la proposition doit être analysés. Quant à la quantification du prédicat de la proposition logique, tous les termes de la proposition deviennent des prédicats à expliciter. Lorsqu'on enchaîne les propositions par des règles préétablies, elles deviennent significatives. C'est pourquoi S.-B. Diagne, (1996, p. 56) affirme qu'« un système formel se constitue d'un alphabet de signes sur lequel on définit des règles de formation de mots et de phrases. Et l'on se donne des règles permettant de déduire de nouvelles phrases à partir des phrases données ».

Cette liaison interne des concepts se retrouve également dans l'analyse du syllogisme. (Aristote, 2001, I, 1, 24b) définit le syllogisme comme « un discours dans lequel certaines choses étant posées, quelque chose d'autre que ces données en résulte nécessairement par le seul fait de ces données ». Il s'agit, selon E. D. Boboto, 2015, p. 88, « de poser les principes fondamentaux du raisonnement, sans lesquels tout objet étranger qu'on tenterait d'y insérer n'aurait pas de sens ». Ici les propositions se déclinent en prémisses et conclusion, et les termes (le grand, le moyen et le petit).

Les trois termes sont intimement liés. Aristote définit ainsi cette liaison : « j'appelle grand extrême celui dans lequel le moyen est contenu, et petit extrême celui qui est subordonné au moyen ». Il ajoute : « j'appelle moyen le terme qui est lui-même contenu dans un autre terme et contient un autre terme en lui, et qui occupe aussi une position intermédiaire ». Soit le syllogisme : Le discours philosophique c'est le mode opératoire de la philosophie, or le mode

opérateur de la philosophie est fondé sur le discours philosophique, donc le mode opératoire de la philosophie c'est aussi le discours philosophique.

Il semble que le philosophe peut difficilement renoncer à poser l'hypothèse de cette indépendance de la logique, dans la mesure où, quelles que soient les idées qu'il défend, il doit chercher à les démontrer, c'est-à-dire précisément à les faire entrer dans un ordre dont les règles s'imposent déjà aussi bien à son interlocuteur qu'à lui-même. Autrement dit, en tant que le discours philosophique est argumentatif, il se réfère à des règles logiques supposées contraignantes antérieurement à son propre développement.

De l'autre côté, l'idée d'une logique dépourvue de tout présupposé métaphysique paraît également contestable. Car pris en eux-mêmes, les éléments constitutifs de la logique sont des objets de la philosophie: la nature de la différence, de la contradiction, du symbole, de la règle, du rapport entre la norme et la pensée, de l'identité ou de la vérité même, représente un objet de réflexion pour la philosophie. Et dans cette mesure, c'est non seulement le statut de la logique, mais également son contenu qui paraît devoir dépendre à nouveau de la philosophie. Il semble. C'est justement ce que rapporte E. D. Boboto en ces termes :

La philosophie se déploie, certes dans un langage, mais à la différence des mathématiques et de la logique elle se distingue par la production des concepts. Or à propos des approches mathématico-logiques, au-delà des simples considérations langagières, il est aussi question d'un problème de style qui englobe...deux éléments fondamentaux à savoir le langage et la représentation plutôt que la production des concepts. (E. D. Boboto, 2015, p. 91).

## **CONCLUSION**

Le mode opératoire de la philosophie est varié mais fondé principalement sur le discours philosophique en quête permanente de la vérité. Il se déploie également à travers la critique du discours et la création des concepts. Du coup, le mode opératoire de la philosophie se confond avec la critique du discours et la création des concepts. La philosophie est un questionnement permanent de l'Être et sa relation avec le monde. C'est ce qui singularise et dynamise la philosophie. Qu'il s'agisse d'expliquer l'Être et ses attributs, dans la métaphysique classique, ou dans la déconstruction, la philosophie s'invente dans la critique du discours et la création des concepts et sont appréhendés au regard de la métaphysique et de la logique.

## **BIBLIOGRAPHIE**

ALTHUSSER, Louis, 1967, *Philosophie et philosophie spontanée des savants*, Paris, Maspero.  
ARISTOTE, 2001, *Organon, III, Les premiers analytiques*, trad. nouvelle, J. Tricot Paris, Vrin.

ARISTOTE, 2014, *Métaphysique*, trad. nouvelle, J. Tricot, Paris, éd. Les Echos du maquis.

BOBOTO, Evariste Dupont, 2015, « *Dialectique structure-élément : approches mathématique et logique* » in *Cahiers épistémo-logiques*, N°3, Vol. 1, Paris, L'Harmattan, p. 79-93.

DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix, 1991, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit.

DERRIDA, Jacques, 1972, *Positions*, Paris, Minuit.

DERRIDA, Jacques, 1972, *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit.

DESCARTES, René, 2001, *Discours de la méthode*, éd. Numérique, Paris, Philosophiques.

DIAGNE, Souleymane Bachir, 1996, *Logique pour philosophes*, Dakar, Les nouvelles Éditions Africaines du Sénégal.

GRANGER Gilles-Gaston, 2001, *Sciences et réalité*, Paris, Odile Jacob.

JASPERS, Karl, 2001, *Introduction à la philosophie*, trad. Jeanne Hersch, Paris, 10/18.

KANT, Emmanuel, 1980, *Critique de la raison pure*, trad. F. Alquié, Paris, Gallimard.

KANT Emmanuel, 2019, *Critique de la raison pure*, trad. Jacques Aux enfants, Paris, Éditions électronique.

MERLEAU-PONTY, Maurice, 1950, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

SCHOPENHAUER, Arthur, 2014, *Le monde comme volonté et comme représentation*, trad. Burdeau, Paris, PUF.

STEVENS Annick, 2006, *La science de l'être en tant qu'être, une nouvelle conception du savoir philosophique*, Bruxelles, Mardaga.